

La théorie interprétative de la traduction: un résumé /
Marianne Lederer. — Extrait de : Revue des lettres et
de traduction. — N° 3 (1997), pp. 11-20.

I. Langage et langues — Etude et enseignement. II.
Traduction — Etude et enseignement. III. Interprètes.

PER L1037 / FL70588P

LA THEORIE INTERPRETATIVE DE LA TRADUCTION: UN RESUME

Marianne LEDERER
Université PARIS III (ESIT)

La théorie interprétative de la traduction telle que professée à l'Ecole Supérieure d'Interprétation et de Traduction de l'Université PARIS III - Sorbonne Nouvelle est fondée sur l'observation d'une pratique, celle de l'interprétation de conférence et de la traduction écrite.

Je n'en donnerai ici qu'un bref aperçu; le lecteur intéressé se reportera à la bibliographie donnée en annexe.

Rappelons tout d'abord que 'traduction' est un terme fourre-tout sous lequel on peut ranger aussi bien la traduction qui vise l'établissement de correspondances au niveau du lexique, de la grammaire ou d'expressions figées, que la traduction des textes dans laquelle il n'y a plus seulement correspondances entre éléments linguistiques mais création d'équivalences entre éléments de sens. En d'autres termes, 'traduire' peut recouvrir une opération linguistique, telle qu'elle peut être demandée dans l'enseignement des langues ou telle que l'effectue l'ordinateur, opération où seul compte le sémantisme des mots et des phrases, et une opération mentale qui se situe au-delà de la phrase linguistique et met en oeuvre tout ce que le traducteur sait de l'auteur et de ses motifs, du sujet traité, de l'époque de la rédaction, des circonstances historiques et autres entourant la rédaction, du public visé, etc.

LA TRADUCTION DES LANGUES

Dans l'enseignement des langues, les problèmes de la traduction sont essentiellement des problèmes linguistiques. Les exercices de traduction qui s'adressent à des étudiants en langues visent à éliminer les faux sens et les contresens que leur fait commettre leur méconnaissance de la langue étrangère; ils n'ont pas encore à tenir compte des contextes ou de la situation, dont l'intérêt n'apparaît que lorsque la langue source est maîtrisée. L'utilisation dans ces circonstances du terme 'traduction' peut faire oublier que le vrai traducteur ne peut dans son travail se passer de renseignements qui ne sont pas contenus dans la langue du texte mais qui donnent son sens à celui-ci.

L'importance quasi exclusive attribuée aux langues dans l'étude de la traduction a longtemps bloqué tout progrès théorique. Les recherches sur la façon de traduire les diverses composantes des langues se heurtaient à d'innombrables "échecs traductionnels" difficiles à classer et qui semblaient insolubles; d'où la conclusion de G. Mounin¹ qui les a passés en revue avec érudition et minutie: "La traduction n'est pas toujours possible. Elle ne l'est que dans une certaine mesure, et dans certaines limites". Cela est exact lorsqu'on s'efforce de concilier deux soucis inconciliables: tenir absolument et uniquement compte du sémantisme de la langue de départ tout en souhaitant néanmoins que le résultat de la traduction soit conforme aux exigences de la langue d'arrivée.

Il peut sembler paradoxal que ce soit la traduction automatique, appliquée à des paires de langues, qui apporte aujourd'hui la démonstration qu'une traduction au plan purement linguistique n'est pas possible. La traduction automatique fut effectivement fondée sur le principe d'une correspondance terme à terme entre les langues. Les premiers efforts mirent en évidence la polysémie des mots et l'ambiguïté des phrases de la langue et l'on se rendit progressivement

1) G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris, 1963, p. 273-274.

compte qu'il fallait fournir à la machine, pour lui permettre d'effectuer une traduction à peu près correcte, nombre d'informations que le traducteur humain intègre quasi inconsciemment à son travail.

LA TRADUCTION DES TEXTES

Les bons traducteurs savent d'instinct que la traduction ne peut pas se limiter à un travail sur la langue; aussi beaucoup ont-ils découvert avec bonheur la théorie interprétative alors qu'ils souffraient des préjugés ambiants qui centraient la traduction sur l'analyse des deux langues en présence.

'La théorie interprétative de la traduction', soucieuse de séparer les problèmes que pose la traduction lorsque les deux langues ne sont pas sues à égalité, de la théorisation en matière de traduction, écarte de son champ d'investigation les linguistiques contrastives et la "discourse analysis". Elle définit la traduction comme devant produire le même effet cognitif et émotif sur ses lecteurs que le texte original sur les siens. Le traducteur, à la fois lecteur du texte original et énonciateur en second du sens qu'il en a dégagé, doit occuper la place centrale dans l'étude de l'opération de traduction, place qu'une excessive insistance sur les langues et leurs particularités lui avait fait perdre.

Le traducteur dont il s'agit ici n'est pas l'individu avec ses faiblesses ou son talent, ses idiosyncrasies, ses facultés d'adaptation, mais le sujet traduisant, dans la généralité des opérations intellectuelles qu'il accomplit lorsqu'il comprend un texte et qu'il le restitue dans autre langue.

La théorie interprétative de la traduction est fondée sur des principes généraux applicables à toutes les langues et dont nous cherchons la validation dans le plus grand nombre possible de paires de langues. C'est ainsi que des thèses de doctorat sur des couples aussi différents que le français combiné à l'allemand, à l'anglais, à l'arabe, au chinois, au coréen, à l'espagnol, au portugais ont fait apparaître le caractère universel du processus interprétatif.

LE PROCESSUS INTERPRETATIF

Notons tout d'abord une évidence: le traducteur n'a pas sous les yeux une langue mais des signes graphiques. Le processus interprétatif commence dès qu'il leur intègre non seulement sa connaissance des concepts linguistiques correspondants mais aussi sa connaissance non linguistique des réalités auxquelles renvoient les concepts. Entre langues et textes il convient de tirer un trait bien distinct: des mots ou des phrases isolées et sans vouloir dire ne permettent que l'interprétation de la graphie en concepts linguistiques; les mots formant texte sont en revanche compris avec un sens à la fois plus précis et plus vaste que leur signification propre. *Plus précis* en raison de l'actualisation des mots dont les diverses significations possibles ne se réalisent jamais toutes en même temps dans leur emploi; *plus vaste* en raison de l'activation de connaissances pertinentes - les compléments cognitifs - qui s'adjoignent aux sèmes actualisés pour produire un sens.

La théorie interprétative de la traduction, en avançant la notion de *compléments cognitifs* chez le traducteur, n'avait pas attendu les progrès de la traduction automatique pour constater que des informations supplémentaires aux désignations linguistiques étaient nécessaires à la traduction.

LES COMPLEMENTS COGNITIFS

Nul, pas plus le traducteur qu'un lecteur quelconque, n'aborde jamais un texte l'esprit vide de toute connaissance. Quelle que soit l'expérience du monde dont on dispose, que l'on soit intimement associé à l'auteur du texte ou que l'on soit confronté pour la première fois à un texte dont on ne connaît pas l'origine, que l'on ait pu effectuer des recherches thématiques approfondies ou seulement survoler un sujet, on dispose, lecteur fortuit ou au contraire partie prenante, d'un certain nombre de connaissances entièrement extérieures à la langue qui transmet l'information; grâce à ces

connaissances qui viennent l'interpréter, la langue prend un sens et le texte est compris. Si, dans un domaine donné, les connaissances pertinentes ne sont pas immédiatement disponibles, ni la connaissance de la langue ni la recherche éventuelle de mots dans un dictionnaire ne mèneront très loin; la communication ne s'établira que très partiellement.

On voit que le sens est quelque chose d'individuel dont la richesse varie selon les connaissances et l'expérience de chacun. Mais le fait que pour chacun, selon ses connaissances et ses réactions propres, le sens soit spécifique, n'exclut nullement qu'une plage suffisamment vaste de ce sens soit partagée par les partenaires à la communication, si bien que celle-ci s'établit généralement sans à-coups. Le traducteur, intermédiaire entre un auteur qui veut communiquer et des lecteurs qui veulent comprendre, se situe à l'intérieur de cette plage et sa restitution de l'original dans l'autre langue mettra ses lecteurs, abordant le texte munis de leurs propres compléments cognitifs, en mesure de le découvrir, chacun avec plus ou moins de richesse ou de superficialité, ressemblant en cela au lecteur de l'original. Le processus de la compréhension d'un texte est universel, la compréhension du traducteur n'en est qu'un cas particulier .

LE SENS

La compréhension d'un sens se construit donc par la fusion de ce qui, d'une part, se dégage de la langue actualisée par le texte et de ce qui, de l'autre, est apporté par les connaissances pertinentes du récepteur .

Comment avons-nous étudié l'opération psychique qui constitue le sens, alors que ne sont manifestes que la base de départ: le texte original, et la plate-forme d'arrivée: la version traduite? Les démarches intellectuelles du traducteur, ses recherches, ses tâtonnements ne transparaissent pas dans son texte et ne sont que très partiellement révélés par ses brouillons. C'est l'interprétation de conférence qui en a découvert le cheminement.

La traduction orale se prête en effet plus aisément à l'examen détaillé du processus que la traduction écrite, car la parole orale est fugitive et les sons en disparaissent très vite; seul, le sens qu'ils apportent reste présent. On constate, à voir l'expression de ce sens en une autre langue, qu'il est la fusion de deux composantes: sèmes actualisés et compléments cognitifs (Lederer, 1981).

L'enregistrement de la traduction orale d'un discours énoncé oralement permet de suivre en direct, à travers la restitution dans l'autre langue, le déroulement de la compréhension de ce discours avec ses à-coups, ses attentes, ses rectifications, l'expression de l'interprète étant le reflet direct de sa compréhension beaucoup plus que le passage d'une langue à une autre.

LES UNITES DE SENS

L'examen minutieux, seconde par seconde, d'une interprétation simultanée réussie montre comment les sons de petits segments d'énoncé livrent leur partie de message et basculent dans l'oubli immédiatement après; le sens d'un discours se construit par petites touches, par fragments d'énoncés plus ou moins longs que nous appelons 'unités de sens'. Les unités de sens ne sont pas mesurables quantitativement; elles prennent vie lorsqu'un nombre suffisant de mots rencontre les connaissances pertinentes qui leur donneront une existence éphémère; les unes après les autres, elles s'agrègent à ce qui a déjà été retenu, formant ainsi un sens plus général, celui que chacun retient lorsque l'orateur a fini de parler.

L'interprétation a ceci de particulier par rapport à la compréhension en général qu'elle saisit et restitue chaque unité de sens, montrant ainsi dans le détail la nature du processus du passage des signes phoniques à la compréhension d'un discours.

De l'observation du passage des sons au sens, il est légitime de conclure à ce qui se passe de la graphie au sens. L'interprétation apporte ainsi la preuve que le processus de toute traduction s'effectue en trois étapes: *la compréhension d'un sens*, dont nous avons vu

comment il se constitue, *une phase de déverbalisation*, c'est-à-dire d'oubli des mots et des phrases qui ont fait naître le sens, pendant laquelle celui-ci subsiste sans support linguistique et *l'expression de ce sens* dans l'autre langue.

LA DEVERBALISATION

Clairement visible en interprétation, la deuxième étape, celle de la déverbalisation est difficile à détecter dans le processus de la traduction écrite; elle n'en existe pas moins; elle est la prise de conscience par le traducteur de ce qu'un auteur veut dire dans un passage donné. Elle est cependant moins naturelle dans l'opération écrite que dans l'oral. En effet la rémanence têtue du texte original dont les formes veulent survivre à tout prix appelle la recherche de correspondances directes qui s'opposent à la découverte d'équivalences satisfaisantes.

La conception naïve qui voit dans les langues des nomenclatures et dans la traduction le calque de l'une sur l'autre n'a pas fini de faire sentir ses effets. Que de fois ne se laisse-t-on aller à parler français en anglais ou à écrire hébreu en français, ce qui évite d'avoir à interpréter...

L'EXPRESSION

Or, déverbaliser un instant le passage compris afin de retrouver une capacité d'expression non teintée d'étranger est un gage de réussite de la traduction-résultat. En effet les langues sont différentes non seulement dans leur lexique, dans leur grammaire, mais aussi dans la façon dont ceux qui les parlent expriment leurs pensées. Nous avons, il y a quelques années, développé l'idée que toute parole est synecdoque et que le même sens impose dans des langues différentes des synecdoques différentes (Lederer, 1976). De là vient la nécessité pour le traducteur qui veut se faire comprendre aisément de lecteurs

ne connaissant pas la langue originale, de se détacher de la façon dont celle-ci impose ses contraintes à l'expression du sens, pour le transmettre sous une forme immédiatement acceptable et donc forcément différente d'un transcodage direct.

La troisième étape du processus de la traduction sera donc la recherche d'une expression qui rende justice au sens de l'original et qui, dans sa formulation, réussisse le divorce d'avec la langue de départ et respecte totalement les usages, les habitudes de parole de l'autre langue.

LE CARACTERE UNIVERSEL DE LA THEORIE INTERPRETATIVE

On pensera que la théorie interprétative de la traduction, valable pour la traduction fonctionnelle, celle des rapports économiques, politiques, techniques ou scientifiques, celle des notes de travail, celle des brochures de vente, ne sauraient s'appliquer à la traduction littéraire ou poétique. Nos recherches ont certes jusqu'à présent porté en majeure partie sur des textes fonctionnels. Cependant, et sous réserve de travaux plus élaborés, rien ne nous semble s'opposer à son application à d'autres catégories de textes (Israël, 1990).

A condition de considérer que le transfert d'éléments linguistiques d'un texte à l'autre n'est pas de la traduction mais du transcodage dont les visées sont autres (faire sentir au lecteur du texte n° 2 les particularités de la langue du texte n° 1) et de définir le résultat de la traduction, comme nous l'avons fait plus haut, comme un texte qui doit produire chez ses lecteurs le même effet cognitif et émotif que le texte original chez les siens, aucun obstacle ne semble a priori s'opposer à l'application de la théorie interprétative à la littérature ou à la poésie.

L'élément limitatif à la réussite de ces catégories de traduction sera non pas la ou les langues, mais les goûts ou le talent de l'individu qui traduit. Tous les enfants qui apprennent à parler ne deviennent pas des maîtres de l'art oratoire; quiconque sait rédiger n'est pas pour autant

écrivain. Tout traducteur ne possède pas forcément les aptitudes nécessaires pour atteindre au degré esthétique de l'écriture et pratiquer avec succès la traduction littéraire ou poétique. Quelles que soient néanmoins les disparités individuelles entre traducteurs, le processus dans son principe, qui consiste à comprendre et à exprimer la charge cognitive et émotive d'un texte, est le même pour tous les textes ; seules varient des unes aux autres les proportions nécessaires de savoir qui permet la traduction technique ou de dons qui mènent à la création artistique. Celle-ci n'est pas du ressort d'une théorie de la traduction, même si elle la concerne, mais de celui de la théorie de la littérature ou de la poésie.

Pour conclure, la théorie interprétative de la traduction se détourne résolument des problèmes anecdotiques de la traduction ainsi que des difficultés linguistiques des traducteurs, pour faire du processus interprétatif de l'homme traduisant la clé de voûte de son système.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE DE LA THEORIE INTERPRETATIVE DE LA TRADUCTION

- D. Seleskovitch, *L'interprète dans les conférences internationales - Problèmes de langage et de communication*, Minard, Lettres Modernes, Paris, 1968. *Interpreting for International Conferences*, Pen and Booth, Washington DC, 1978.
- D. Seleskovitch, *Langage, langues et mémoire*; Minard, lettres Modernes, Paris, 1975.
- M. Lederer, "Synecdoque et traduction", *ELA 24*, Didier, Paris, 1976.
- J. Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Editions de l'Université D'Ottawa, 1980. *Translation: An Interpretative Approach*, University of Ottawa Press, 1988.
- M. Lederer, *La traduction simultanée, expérience et théorie*, Minard, Lettres Modernes, Paris, 1981.
- D. Seleskovitch et M. Lederer, *Interpréter pour traduire*, Didier Erudition, Paris, 1984. 3ème édition revue et corrigée, 1993.
- D. Seleskovitch et M. Lederer, *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Didier Erudition, Paris et OPOCE Luxembourg, 1989. *A Systematic Approach to Teaching Interpretation*, translated by Jacolyn Harmer, RID, Washington, 1995.
- F. Israël, "Traduction littéraire et théorie du sens", in M. Lederer (ed) *Etudes traductologiques*, Minard, Lettres Modernes, 1990.
- M. Lederer, *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Hachette, Paris, 1994.